

Barreau de chaise 12

Jacques Leduc

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2005). Barreau de chaise 12. *24 images*, (122), 51–51.

Barreau de chaise 12

par Jacques Leduc



On ne fait pas un voyage en Amérique sans voir un chevreuil. Il avait dû en être question la veille autour d'un repas ou lors d'une promenade dans le parking du motel où Jean allait fumer sa pipe en regardant le jour tomber. La nuit venue, sur des chaises longues, on scrutait le ciel à l'affût d'une comète des Perséides. Il faut dire qu'on tournait un road movie et que, dans le genre, l'errance n'est pas que géographique. L'itinéraire est tracé, mais on ne trace pas le hasard. Sur ce tournage, nous roulons donc en caravane. Jean Chabot et Michel Dandavino, directeur de production, sont devant et nous suivons dans la fourgonnette, avec l'équipement. À l'entrée du parc Long-Sault, Serge Lafortune, l'assistant caméraman, informe le gardien que nous sommes de l'ONF, que nous tournons un film dans la région, que nous aimerions filmer dans le parc. Jean s'était rapproché pour lui expliquer plus en détail le but de notre passage. Et le chevreuil.

- Vous savez, en cette saison et surtout avec la chaleur qu'il fait – vous savez, comme s'il compatissait avec le fait que Jean voulait filmer un chevreuil et qu'il n'allait pas en voir, vous savez –, il fait très chaud et les chevreuils, quand il fait très chaud, restent dans le bois.
- On va quand même aller voir.

On roulait lentement à travers le parc, en comptant les innombrables marmottes pour se distraire, jusqu'à ce que Jean, dans l'autre voiture, se décide à arrêter. On débarque l'équipement, on s'éloigne de la route, et sans raison précise sinon un soleil de plomb,

on se réfugie pour quelques instants à l'ombre d'un arbre. Il n'était même pas question de chevreuil.

En anglais, ils disent *let's milk it*. On ne plante pas le trépied d'une caméra au coin d'une rue pour ne filmer qu'un clocher d'église. Profitons-en ! Il faut toujours donner plus de matériel au réalisateur, le surprendre quand il visionne ses rushes, et ça rend toujours service dans la salle de montage. Donc, avec Jean, on s'arrêtait ici ou là, ce qui me semblait parfois au hasard, sans savoir nécessairement pourquoi, *voilà, ici ça ira très bien*, en contrebas de la route, à l'ombre, au gré du chant des cigales, *let's milk it*. Oui, mais *milker* quoi ? Un champ horizontal par là, la route au loin plus haut, le temps arrêté ? Attendre quoi dans cet endroit désert, ce parc immobile ?

Et voilà que passe sur la route, là-bas, une jeune femme, sac à la main, sortie de nulle part. Une image de rêve. Elle traverse le plan large, le temps qu'il faut, comme une image soigneusement mise en scène. Elle s'arrête parfois pour regarder en arrière. Et reprend sa marche d'un pas qu'on dirait sans but précis. Plus loin un camion ralentit, puis la dépasse sans s'arrêter. Et elle disparaît à jamais, nonchalante. Ce n'est pas un chevreuil, mais *c'est dans la can* comme on disait dans le temps que les documentaires se tournaient encore avec de la pellicule. J'ai tourné tout ce long moment, *sans raison apparente* mais comme s'il était attendu, qu'on s'était bien posté et qu'on était prêt au bon moment. On ne tournait jamais pour rien, même quand on ne savait pas exacte-

ment ce que l'on tournait. Pourquoi cette jeune femme avait-elle traversé l'écran de ma caméra ? À la réflexion, c'était sans doute elle, en voyage en Amérique. Nonobstant le cheval emprunté. Et le pas nonchalant. Comme c'est souvent le cas dans ce genre de tournage, on ne sait jamais précisément ce que l'on va tourner, mais quand « ça » arrive, on sait spontanément, instinctivement que c'était ça !

Ça ? En deux mots : un moment de poésie.

Cette belle journée tirait à sa fin et nous sortions du parc par un chemin de terre qui longeait un boisé à droite et des champs bordés de bois à gauche. Jean, devant, s'arrête. On s'arrête, et instinctivement on commence à s'installer. Je demande à Jean pourquoi on est là, qu'est-ce qu'on va tourner lorsque Claude Beaugrand, le preneur de son, attire notre attention sur l'orée du bois au fond du champ. En l'occurrence, bien entendu, c'est un chevreuil. Deux, même ! À peine le temps de faire le niveau sur la caméra, vite mets ça entre f5.6 et f8, ça tourne, trois petits bonds et s'en vont les chevreuils. *C'est dans la can*. Tout juste, mais *c'est dans la can*. Quatre minutes plus tard, nous étions déjà loin de ces deux chevreuils venus faire leur petit numéro, et le soir, dans un bar de danseuses de Cornwall, on en riait encore.

Y a des souvenirs de tournage, des anecdotes dont il faut se méfier. Comme une poupée russe, le souvenir en cache un autre qui en cache un autre... Les souvenirs sont faits de rien. De riens. De petits riens qui restent en soi et dont on cherche en vain la signification. 🍷